

→ Quatrième rencontre, autour du thème de « L'infini dans le petit »



L'occasion de considérer et de développer un thème commun aux trois rencontres de notre première saison, celui de l'infini dans le petit et l'infime.

En effet, lorsque nous avons ouvert le Club Lecteurs Essais par le thème du temps, il est apparu que la profondeur de l'éternité se dévoile, parfois et sans nous avertir, dans l'instant fugitif.

Avec le thème du beau, Byung-Chul Han ouvrait son essai *Sauvons le Beau* par un poème de Paul Celan. Or, le vers central de ce poème (« Un et Infini ») annonçait la volonté de l'auteur de rendre au beau la dimension inassimilable [...] du sublime, lequel nous met physiquement en présence de l'Idée de l'infinité.

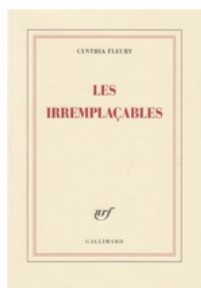
Enfin, lors de notre rencontre autour du voyage, il est apparu que les voyages les plus intenses étaient moins ceux qui nous amènent au bout du monde, que ceux que nous préparons dans l'intimité de notre chambre ou ceux que nous vivons dans un état intérieur d'ouverture et d'accueil sensible au vol du martin-pêcheur qui rase l'eau de l'étang voisin, du regard d'une personne rencontrée sur une île sans éclat, de la faible lumière du soir dans une ville inconnue...

→ Compte-rendu de la rencontre Club essai n°4 du 5.11.2022

Pour cette rencontre, nous étions dix-sept présents, curieux de cette rencontre, avec en préambule une improvisation au piano proposée par Bertrand.

Bertrand, Jean-Philippe et Françoise ont présentés les livres suivants

- *Mémoires I, Saint-Simon, Louis de Rouvroy duc de, publié aux éditions Gallimard, collection Folio. Classique.*
- *Penser et agir à l'échelle du vivant, Wendell Berry, publié aux éditions Actes Sud*
- *Les irremplaçables, Cynthia Fleury, publié aux éditions Gallimard.*



→ *Les Irremplaçables, Cynthia Fleury, publié aux éditions Gallimard.*

(présenté par Françoise).

Le projet de livre a bénéficié d'une résidence de travail à l'Académie de France à Rome – Villa Médicis.

1 - Présentation de Cynthia FLEURY-PERKINS

Cynthia FLEURY-PERKINS est née à Paris en 1974. Elle est philosophe et psychanalyste.

Elle a soutenu à l'université Paris-Sorbonne-Paris IV, une thèse de doctorat en philosophie (métaphysique-ontologie) intitulée « La métaphysique de l'imagination » sous la direction de Pierre Magnard, spécialiste de la pensée catholique de Blaise Pascal.

Elle est professeur titulaire de la chaire Humanités et Santé au Conservatoire National des Arts et Métiers, professeur associée à l'École des Mines de Paris et directrice de la chaire de philosophie à l'hôpital Ste-Anne Paris.

De part ces nombreux engagements, on peut dire qu'elle est une intellectuelle engagée :

Quelques exemples :

Nommée en 2013, membre du Comité consultatif national d'éthique (CCNE),

Elle siège au comité scientifique du Haut Conseil des biotechnologies.

Elle a été membre du collectif Roosevelt, un mouvement citoyen entre 2012 et 2018.

Elle soutient en 2018, le collectif européen Pacte Finance Climat, destiné à promouvoir un traité européen en faveur d'un financement pérenne de la transition énergétique et environnementale pour lutter contre le réchauffement climatique

Elle est membre fondatrice du Réseau international des femmes philosophes, parrainé par l'Unesco.

Elle a présidé le collectif EuropaNova (Action pour une Europe politique), dont elle est actuellement la vice-présidente ainsi que vice-présidente de son comité d'orientation.

Elle intervient régulièrement pour de nombreux médias

Elle apparaît régulièrement dans de nombreux quotidiens nationaux et magazines hebdomadaires (L'Obs , Le Monde, La Croix, Libération, Psychologies magazine, Le Figaro, Le Point, Marianne).

Elle tient une chronique hebdomadaire, dans L'Humanité depuis 2003.

Elle est souvent invitée à la radio à la télévision, pour présenter ses livres et parler de thèmes tels que la résilience, la psychanalyse, la politique, la religion ou l'imagination.

Elle est l'auteur de nombreux ouvrages depuis 2000, pour ne citer que quelques-uns :

Métaphysique de l'imagination, Éditions D'Écart (200)

Pretium doloris : l'accident comme souci de soi, Éditions Pauvert, collection « Poche Pluriel » (2002)

Les Pathologies de la démocratie, Éditions Fayard, (2005)

La Fin du courage : la reconquête d'une vertu démocratique, Éditions Fayard ; collection « Le Livre de poche (2010)

Le soin est un humanisme, Éditions Gallimard, coll. « Tracts » (2019)

Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment, Éditions Gallimard, collection « Blanche » (2020)

Ce qui ne peut être volé. Charte du Verstoehlen, avec Antoine Fenoglio, Éditions Gallimard, collection "Tracts » (2022).

2 Pourquoi et comment et avoir choisi cet ouvrage ?

En juin dernier, après avoir finalisé la présentation du thème sur le voyage, il nous fallait travailler les thèmes à venir. Jean-Philippe, qui avait en tête le thème de l'infini dans le petit depuis quelques temps déjà, il se lance et nous présente son idée.

Bertrand manifeste immédiatement son accord « Ah, oui, c'est une excellente idée »

Moi, un peu, peut-être comme certains d'entre vous : « Ah !! », oui !! C'est une super idée, euh mais tu peux en dire un peu plus ?

Le temps qu'il détaille un peu plus son idée, qu'il nous propose des exemples d'ouvrages à présenter, je tente de réfléchir de mon côté et de trouver un livre qui me tient à cœur. Nous avons en même temps, la même idée, pourquoi ne pas présenter : Les « Irremplaçables ».

J'étais super contente, voilà, un ouvrage super, que j'avais commencé à lire et pas terminé par manque de volonté et de discipline ! C'était une super occasion de le reprendre.

J'avais en effet commencé la lecture des « Irremplaçables » avant le confinement, attirée dans un premier temps, surtout par le titre.

De manière un peu intuitive, je pensais y trouver une analyse critique et par là, la confirmation d'un biais que rencontre la plupart des organisations qu'il s'agisse d'entreprise privée ou publique. Dans un contexte de gestion : les personnes sont assimilées à des variables de gestion. Chez France Télécom, il y a quelques années nous étions des « MU » soit des « moyens utilisés, là où je travaille aujourd'hui, on parle « d'ETP » c'est-à-dire « d'équivalents temps plein » ...



Cette question a d'autant plus d'écho par rapport à mon métier, la formation professionnelle. En tant que formateurs, nous avons pour ambition de nous adresser à des personnes, à des sujets comme disent les psychologues.

Bref, j'étais contente, c'était l'occasion d'en faire une lecture plus complète ...

Mais les liens avec le thème ?

Même si Jean-Philippe ne cesse de me répéter, que le thème est aussi un prétexte (dans le bon sens du terme) pour présenter des ouvrages qui nous ont touché ...

Je repends la lecture et je tombe sur ce passage où l'auteur présente le propos du livre la notion « d'irremplaçabilité » :

*« Il ne s'agira pas de devenir une personnalité, une singularité, comme une injonction à la mise en scène de l'égo. L'enjeu est tout autre ; il est relationnel. Se lier aux autres, se lier au sens, se lier au Réel, se lier à l'œuvre, **l'éternité des liens** comme seule vérité »* (Extrait page 11)

Je poursuis, nous sommes toujours en tout début de prologue et Cynthia Fleury, développe un peu plus les deux hypothèses au cœur de sa recherche :

Et là, je ressens une certaine perplexité que je ne résiste pas à vous partager, voici ce qu'elle écrit :

« Ainsi, Les irremplaçables traite de deux hypothèses, qui elles-mêmes agencent une dialectique (ok, on y va) ; d'une part, en quoi l'individuation est-elle protectrice de l'état de droit ? Pour étudier le fonctionnement contemporain de la démocratie, le modèle heuristique, articulant individuation et démocratie, tel un ruban de Moebius, peut nous aider à saisir sa spécificité actuelle, et comment il permet de produire des résistances aux processus entropiques.

D'autre part, le pouvoir est-il la continuation de la religion par d'autres moyens ? Pourtant, c'est là sans doute le fondement de toute verbalisation où le langage n'est plus une monnaie d'échange, une novlangue au service du simulacre. Sans cette verbalisation, sans cette possibilité qui édifie un peu d'événement face au Réel, que sommes-nous ? ».

Ah ! j'avoue, même encore en le relisant, j'ai un peu de mal à comprendre mais là, gros doute, comment faire le lien avec « l'infini dans le petit » ?

Je le redis, il s'agit d'un prologue, donc une présentation très ramassée, très synthétique d'une pensée qui sera développées par la suite.

Et puis, je me souviens du conseil que me donnait précédemment Bertrand : il faut savoir accepter de ne pas tout comprendre sur le moment sans renoncer à poursuivre la lecture. Il est toujours possible d'y revenir après, ou plus tard pour devenir un vrai plaisir de lecture parce que la compréhension se construit avec le temps au fur et à mesure des relectures.

Certes, ok pour accepter de lire sans tout comprendre du premier coup, mais quand même le lien avec le thème ?

Commençons par le début, c'est quoi un ruban de Moebius ?

Un ruban de Moebius : est une surface fermée d'un ruban à une seule face obtenu en collant les extrémités d'une bande de papier après les avoir retournés.

(info : découvert par 2 mathématiciens allemands : August Ferdinand Moebius (18-19 siècle) et Benedikt Listing (18-19).

Pour Cynthia Fleury les notions d'irremplaçabilité et de démocratie sont nouées entre elles comme un ruban de Moebius : si nous parvenons à comprendre et à prendre conscience de notre « irremplaçabilité, alors en même temps, nous serons en mesure de maintenir une vraie relation démocratique.

Tout petit qu'il est, en travaillant sur lui-même, l'individu parvient en même temps à construire des liens collectifs qui le dépassent.

3 – L'irremplaçabilité

Entrons un peu plus en détail dans cette notion d'irremplaçabilité.

Pour ce faire, il faut reprendre, **la notion d'individuation** qui désigne un processus de subjectivation.

L'individuation pose la question de comment en tant qu'être humain, on devient sujet de sa vie, de son action ou encore comment on devient une personne engagée ?



Pour le comprendre, Cynthia Fleury nous invite à reprendre le fameux « **Connais-toi toi-même** ». Cette belle citation grecque inscrite à l'entrée du temple d'Apollon à Delphes et traduite par la phrase suivante : « Sache que tu es mortel et non divin ».

Commentant Socrate, Cynthia Fleury en propose un commentaire assez révélateur pour moi. Elle montre que **cette maxime revêt en réalité deux parties : l'une relève plutôt de l'espace, du monde, du réel (1) et l'autre est relative au temps (2).**

Grâce au « Connais-toi toi-même », il s'agit de prendre conscience que nous sommes limités : nous ne sommes ni Dieu, ni monde et encore moins tout puissant.

D'ailleurs Cynthia Fleury rappelle une autre des citations figurant sur le temple delphique : « Rien de trop ». Rien de trop sur un plan de la limite mais aussi au sens « d'une valeur intellectuelle qui sait qu'elle ne sait rien ». (Extrait page 23).

« Connais-toi toi-même », c'est aussi prendre conscience que seul, nous ne pouvons arriver à rien et que nous avons fondamentalement besoin de nous ouvrir aux autres et au monde qui nous entoure.

Ce qui signifie que pour accéder à la connaissance du monde, nous devons nous mettre en chemin, et ce faisant, **c'est à la rencontre de nous-mêmes que nous sommes** invités.

Mais, se mettre en chemin, cela demande du temps.

Et, on retrouve la deuxième partie mentionnée précédemment.

En effet, pour Cynthia Fleury, le « Connais-toi toi-même » est complètement lié avec une autre maxime grecque, celle de Pittakos le Sage : « Connais l'instant ».

Elle illustre son propos en citant cette si belle phrase de **Vladimir Jankélévitch dans « Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien « Ne manquez pas votre unique matinée de printemps »** (t. I page 144).

Cela me fait aussi penser au photographe, Henri Cartier Bresson et son fameux « instant décisif ». Il ne s'agissait pas pour lui, d'un instant de chance mais bien le résultat, d'une vigilance, d'une faculté d'être en veille pour être en mesure d'appuyer sur le déclencheur de l'appareil juste au bon moment. Certains photographes évoquent d'ailleurs un véritable mode de vie.

Cette seconde maxime nous enseigne d'une part s'il s'agit bien de saisir l'instant présent, « Il ne suffit pas de l'espérer. Il faut le créer ». (Extrait page 26). Et cela dépend de nous, de notre propre engagement.

Pour Cynthia Fleury, **« Le connais l'instant » est la version empirique**, voire proactive du « Connais-toi toi-même ». Cela veut dire qu'il ne s'agit pas d'être dans l'attente passive mais qu'il est nécessaire de s'engager personnellement pour provoquer la connaissance.

D'autre part, l'expérience du temps contient une dimension « **irréversible** ».

Or, « **Le temps, siège de l'irréversible** », écrit Cynthia Fleury « contient les germes de **l'irremplaçabilité** » (Extrait page 30).

Et si, on manque cette articulation entre le « Connais l'instant » avec le « Connais-toi toi-même », « **on manque la possibilité de l'individuation** ». (Extrait page 28).

Autrement dit, on manque les possibilités de rencontre avec soi-même. Or, celles-ci sont rares et elles ne relèvent « pas de l'ordre du déclic » comme nous l'avons vu avec l'exemple de Cartier Bresson.

Pour autant même s'il s'agit de construire une véritable « qualité de présence [...] au monde », par une réelle implication personnelle, **celle-ci ne relève pas de l'exceptionnel**.

Tout en nécessitant un certain courage, il ne s'agit pas de réaliser des choses impossibles et là Cynthia Fleury propose à nouveau une très jolie formule : il s'agit « **d'oser faire ce qu'effectivement on peut faire** » (Extrait page 29).

A quels dangers serions-nous exposés si nous n'osions pas faire ce qu'effectivement nous pouvons faire ? Autrement dit, à quoi s'expose celui qui ne risque pas l'engagement dans le temps ?

Pour y répondre, Cynthia Fleury s'appuie sur la pensée de Rilke selon laquelle nous ne parvenons plus à « convertir [notre] expérience en vécu » (Extrait page 59).

Ainsi, l'homme moderne passe ses journées à enfilet des événements de la vie de tous les jours qu'ils soient ennuyeux ou divertissants ; insolites ou ordinaires mais, dans beaucoup de cas, nous ne sommes plus capables de les ressentir.



Nous ne sommes plus capables de créer de la connaissance en articulant les deux dimensions intelligence et sensibilité. Nous ne prenons pas le temps de mettre des mots sur nos expériences.

D'ailleurs, elle évoque à plusieurs reprises dans le livre, son regret du peu de temps que nous consacrons à ce qu'elle appelle la « Scholè », encore un mot grec, qui désigne, ce temps de l'étude. Ceci dit, en toute simplicité, c'est un peu ce que nous essayons de partager en ce moment avec ces rencontres du club essais.

Et là, nous arrivons à ce qui me touche particulièrement dans la notion d'irremplaçabilité, c'est certes la dimension d'irréversibilité, « de matinée de printemps à saisir », mais c'est aussi la dimension sensible de l'expérience et la nécessité de préserver sa capacité à ressentir et à dire.

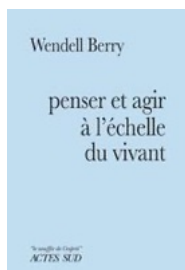
« Être remplaçable, c'est n'être plus capable de ressentir ». (Extrait page 59) écrit Cynthia Fleury. Et elle illustre cette idée en empruntant la notion historique de la collaboration telle que l'entendait Gunther Anders : « C'est un dire qui ne signifie plus rien, qui ne se projette plus dans le futur, qui ne dit rien sur ce qui est fait à l'instant présent comme pour tenter de l'effacer ». (Extrait page 62).

Ceci signifie que si nous ne sommes pas capables de ressentir, de dire, nous ne pouvons plus non plus nous projeter et « L'homme qui n'**expérimente** pas l'irremplaçabilité qu'il est par définition, détruit sa capacité générative, celle qui consiste à créer des possibles » (Extrait page 59).

Toujours en citant Gunther Anders, elle complète : « L'homme devient plus petit que lui-même lorsqu'il n'est pas irremplaçable ». (Extrait de L'obsolescence de l'homme, t1 p298).

Alors pour que chacun d'entre nous devienne « irremplaçable » pourquoi ne pas prendre exemple sur un de nos écrivains les plus « irremplaçable » Marcel Proust car :

« Tout mondain qu'est Proust, il cultive une attention extrême aux êtres et aux choses, pour accueillir et restituer tous les vécus irremplaçables qu'ils contiennent. Cette attention extrême permet de saisir la fébrilité de l'instant, s'échappant par définition. **Or, le seul viatique pour l'éternité, pour un peu de temps à l'état pur, reste l'instant** ». (Extrait page 188).



→ **Penser et agir à l'échelle du vivant, Wendell Berry, publié aux éditions Actes Sud**

(présenté par Jean Philippe)

§1 – Le charbon du Kentucky

Le Kentucky est un état en, bordure est du centre des USA, possédant un sol fertile.

En **1750**, on a découvert qu'il possédait aussi un sol riche en charbon.

La première concession minière y est ouverte en **1820**.

Deux siècles plus tard (2010), plus de **440 mines** sont en activité dans le Kentucky, tout particulièrement dans l'est de l'état.

C'est là qu'on trouve des montagnes qui appartiennent à la chaîne des Appalaches, à cheval sur plusieurs états et où les compagnies minières exploitent des **mines à ciel ouvert depuis les années 1960**.

En termes techniques, on parle de « **mine à déplacement de sommet** » ; en termes plus clair, il faudrait dire « **raclage de sommet de montagne** » : on rase les forêts, on arrache la couche supérieure du sol, on détruit la montagne avec des explosifs, et enfin, on récupère le minerai avec des excavatrices géantes tandis que les déblais sont repoussés dans les vallées, faisant disparaître des centaines des kilomètres de rivières et cours d'eau.

Un article du Monde qui date déjà de 2009 indiquait que 500 sommets des Appalaches avaient été ainsi exploités. Sur ces 500 montagnes détruites, **300** concernent le Kentucky.

On connaît donc depuis des années cette situation d'une région à la fois défigurée et polluée, mais on s'est rendu compte tout récemment que sa réalité était pire qu'on ne croyait.

En août dernier, alors que nous subissons la canicule, le Kentucky a été frappé de pluies incessantes qui ont provoqué des inondations catastrophiques, provoquant 43 morts, dans l'est de l'état, c'est-à-dire la région même où se trouvent de nombreuses mines à ciel ouvert abandonnées après 40 années d'exploitation. Cette exploitation a non seulement **fait disparaître les protections naturelles** que constituaient **les forêts, la végétation et les reliefs naturels**, mais elle a aussi **fait apparaître des fissures dans les montagnes**, ce qui a pour effet d'amplifier la canalisation de l'eau de pluie vers les vallées où se trouvent les habitants.

En 1971, dans la *Revue de métallurgie* (vol. 68, no1, p. 18) :

« Les réserves de charbon ne manquent pas. Le charbon abonde dans la croûte terrestre en quantités virtuellement **incommensurables** dans tous les continents. On peut l'extraire et on le fera à condition que les prix soient suffisamment rémunérateurs »

Fin 1977, les mineurs des Appalaches avaient fait une grève qui avait duré quatre mois.

La même année, Wendell Berry publie un de ses grands textes (« L'usage de l'énergie ») :

« Il est caractéristique de la mentalité de notre époque que nous soyons incapable de concevoir **l'infini** autrement que comme une énorme **quantité**. Nous ne pouvons pas le concevoir comme un processus ordonné, comme un modèle ou un cycle, comme une réalité bien proportionnée. Pour nous, l'infini renvoie à une quantité unimaginable – c'est-à-dire **incommensurable**. Nous partons du principe qu'une quantité que nous ne pouvons pas mesurer est infinie. C'est à peu près aussi sophistiqué que de dire que le monde est plat parce qu'il a *l'air plat*. [...] Si, par exemple, nous nous représentons une réserve infinie d'énergie sous la forme d'une quantité **incommensurable** de combustible, nous prenons implicitement le parti de sa destruction, car le combustible doit être détruit pour être utilisé. Nous en arrivons à l'idée étrange d'un infini destructible. » (« L'usage de l'énergie » [1977], in : *La santé de la terre*, p. 35)

Wendell Berry ne parle pas à la légère. Il est né en 1934 dans le... Kentucky, qui est à la fois sa terre natale et celle de sa famille depuis trois générations avant lui ; c'est là que lui-même vit, travaille et écrit depuis presque un siècle.

§2 – Wendell Berry est un auteur unique et inclassable.

On peut dire qu'il est **philosophe, activiste et militant écologiste**.

On peut aussi dire qu'il est **poète, romancier et essayiste**.

Mais cette présentation passe à côté de l'essentiel, car Wendell Berry est avant tout paysan.

Non seulement il reste celui qui a fait des études de lettres et qui a été enseignant pendant près de huit ans, mais il est celui qui a laissé cette orientation professionnelle pour devenir agriculteur en reprenant **en 1965** un terrain de 60 hectares près de la ferme familiale.

C'est donc dans le Kentucky,

- non loin des mines à ciel ouvert avec leurs **excavatrices géantes**,
- que Berry travaille les 60 hectares de sa ferme, uniquement avec des **chevaux** et des moutons, refusant de le faire avec des moteurs.

Comme il refuse autant que faire se peut l'**énergie des combustibles fossiles**, ses quarante livres ont été écrits à l'**« énergie humaine »**, à l'encre ou au crayon à papier, à la lumière du jour.

- L'électricité que lui fournissent ses panneaux solaires n'est pas consacré à utiliser ou regarder des écrans puisqu'il n'a ni télévision ni ordinateur.
- Pour communiquer, il utilise un téléphone à cadran.
- Et un lecteur CD lui permet d'écouter la musique.

Voilà donc un homme de convictions radicales, assumées, incarnées, vécues.

§3 – En tant qu'essayiste relevant de la pensée écologiste, Berry appartient à la lignée d'auteurs américains qui remontent jusqu'aux célèbres Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau.

C'est-à-dire qu'il est un philosophe et un naturaliste qui s'exprime sous la double forme d'essais engagés et sensible au respect de la Nature.

Il fait tout de suite corriger une confusion possible.

Si on ne peut éviter la comparaison avec Thoreau, Berry n'est pas Thoreau pour autant.



Celui-ci (dans ses textes en tous cas) choisit la nature sauvage **contre** la culture humaine :

de son échec à **vivre à la fois** en naturaliste et en cultivateur de haricots verts pendant l'année passée près du lac Walden,

il est celui qui choisit le marécage **contre** le jardin.

Berry est celui qui cherche dans sa vie comme dans ses écrits à **maintenir le lien entre nature sauvage et culture humaine**.

L'**agriculture**, qui est pour lui aussi bien **culte** que **culture**, est un de ces liens par excellence.

§4 – Très célèbre aux États-Unis depuis 50 ans, Wendell Berry n'est connu en France que depuis 5 ans seulement.

En 2018, les éditions Arfuyen publie le recueil de poésies bilingues **Nul lieu n'est meilleur que le monde**.

- Wendell Berry se révèle un auteur à la **langue limpide, pure, sensible** aux beautés du monde et aux douleurs de l'existence, à la présence du vivant comme à celle de la mort.

La même année, l'éditeur écologiste Wildproject publie une sélection d'essais intitulés **La santé de la terre**, avec pour sous-titre : « **essais agrairiens** », c'est-à-dire lié à la défense des agriculteurs. Mais évidemment, avec Berry, ce ne peut pas être l'agriculture intensive.

- Pour lui, il n'y a pas d'**agriculture** sans **écologie** (souci du monde et des hommes) et sans **culture** (souci de l'histoire du monde et des hommes) et,
- réciproquement, il n'y a pas d'écologie et de culture sans agriculture.

Cette année 2022, ce n'est pas moins de trois ouvrages que nous avons la chance de découvrir.

Son grand livre de 1977 contre l'agro-industrie **Le Grand démantèlement**.

Et deux petits recueils parus chez Actes Sud : **Pourquoi je n'achèterai pas d'ordinateur** et **Penser et agir à l'échelle du vivant**.

§5 – L'infini de quantité et l'infinie de qualité

En 1974, Berry publie un poème « From the crest » dans lequel il écrit « *The farm is an infinite form* », en réponse au constat négatif qu'il fait à propos de l'attitude humaine majoritaire et que nous avons déjà rencontré précédemment : « Nous ne pouvons pas concevoir [L'infini] comme un processus ordonné, comme un modèle ou un cycle, comme une réalité bien proportionnée. »

Pour Berry, il y a deux formes d'infini qui s'opposent : l'**incommensurable** et l'**éternel**.

- L'infinité dans l'espace, qui relève de la quantité.
- L'infinité dans le temps, qui relève de la qualité.
- **L'infini de quantité est illusoire et destructeur du monde, de la société et de l'homme.**
- **L'infini de qualité est réel et vital pour le monde, la société et l'homme.**

Sans cesse, Wendell Berry va faire jouer **l'infini de ce qui compte** (la qualité **donne** à la vie sa valeur) contre **l'infini de ce qui SE compte** (la quantité qui **détruit** toute valeur et toute vie).

Ce que j'appelle « **valeur** », Wendell Berry l'appelle « **santé** ».

Tel est aussi l'autre nom de l'infini de qualité : **la (bonne) santé**.

Le mot clef de Berry : la santé, comprise comme **équilibre, sagesse et mesure**.

§5 – L'infini dans le petit

La pensée de Wendell Berry est à la fois holistique et enracinée.

Pour rendre la santé à l'infini (la mesure générale du monde) il faut rendre la santé au petit (la mesure particulière de l'homme).

Pour Berry, tout se joue au niveau de **l'homme**, de la **communauté** et du **lieu**.

L'homme n'est pas seul, il est un être de relations,

- qui vit **dans une communauté** avant de vivre dans une société,
- qui vit **dans un lieu particulier** avant de vivre dans un pays.

Il n'y a pas de bonne santé de la terre sans santé du lieu

Il n'y a pas de bonne santé de la société sans santé de la communauté

Il n'y a pas de bonne santé de l'homme sans santé de ses relations avec ses voisins & son vivant.

L'infini de qualité est dans le petit, c'est-à-dire dans ce qui est à la mesure de l'homme.

Les textes de Berry sont constellés de cet adjectif : il nous parle de « petites céréales », de « petits fermiers dignes de ce nom », de « petits commerces » et de « petits commerçants », de « petite entreprise locale », de « petit pâturage », la nécessité de « millions de petites étendues privées ou semi-privées » accueillant la vie sauvage, etc. etc.

Cette bonne santé ne peut pas se trouver dans le gigantisme de l'économie, de la politique ou de l'industrie.

Le choix de la puissance économique, de la richesse et de **la consommation** matérielle **sans limite** est celui de Faust.

Dans son essai « L'économie faustienne » (2006), il cite un vers du Faust de Christopher Marlowe : « L'enfer est sans limite » (*hell has no limits*)

L'infini de la quantité est celui de l'absence de limite à la possession et à la consommation sous toutes ses formes.

Mais cette économie a un prix : celui de la **destruction**.

Jusqu'à présent, la modernité scientifique et technique a fait reculer l'infini de quantité en faisant reculer « les limites de la connaissance et la puissance humaine [...]

nous avons grand besoin à présent de sciences et de technologies de la limite, de la vie de famille, [...] à l'intérieur de limites imposées volontairement. Ces limites consisteraient, ainsi que ce fut toujours le cas, dans des conditions admises de lieu, de population locale, et d'environnements naturels et humains immédiats. [...]

[...] Une petite ferme peut fournir, ainsi que l'expérience me l'a montré, des occasions de travail et d'apprentissage, constituer une source de beauté, de réconfort et d'agrément – en plus des difficultés qui surgissent – qu'une seule vie ni même plusieurs générations ne suffisent à épuiser. [...] Nos limites humaines et terrestre, si elles sont bien comprises, ne sont pas des carcans, mais plutôt des incitations à l'élaboration et à l'élégance formelle, à la plénitude de la relation et du sens. Notre plus grande perte culturelle de ces derniers siècles est sans doute l'oubli que certaines choses, bien que limitées, peuvent être inépuisables. » (p. 1104, 06-107)

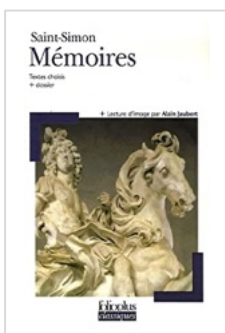
Wendell Berry met en italiques le mot « **plénitude** » : **c'est bien là l'infini de qualité** qu'on retrouve avec ce terme mais aussi avec celui du **sens**, de la **beauté**, des **difficultés** (pas d'angélisme chez Berry).

Et cet infini qui est plénitude ne peut être atteint que dans le petit qu'on investit de tout son être, de tout son attention, de toute son affection.

Mais Là encore, aucun individualisme. Il s'agit d'être **relié**

- **avec nos proches (le local) et avec ceux qui nous ont précédé et transmis le secret de l'infini dans le petit** : tel est le rôle de la culture, et donc de la véritable agriculture.

« Notre plus grande perte culturelle de ces derniers siècles est sans doute l'oubli que certaines choses, bien que limitées, peuvent être inépuisables. » (p. 107)



→ **Mémoires I, Saint-Simon, Louis de Rouvroy duc de**, publié aux éditions Gallimard, collection Folio. Classique.

(présenté par Bertrand)

Mémoires de Saint-Simon : le petit dans l'infini bêtise.

Je me demande s'il n'y a pas au commencement du projet de rédiger son autobiographie, ou ses Mémoires, un goût amer dans la bouche, le sentiment d'un échec, pas seulement un échec individuel mais peut-être aussi l'échec d'une époque, au point que les deux se mélangent dans l'esprit de celui qui écrit, le dos tourné à ses contemporains.

Au fond, écrire ses Mémoires, ce n'est peut-être qu'une vengeance de papier, peut-être, mais écrite, si l'on me pardonne cette métaphore mille fois saisie, avec l'encre d'une certaine espérance. Churchill et De Gaulle, battus aux élections à la fin de la guerre pour l'un, après la guerre pour l'autre, ont profité d'une

« traversée du désert » pour écrire leur Mémoires de guerre, deux témoignages irremplaçables sur l'Histoire, et deux grands livres de Littérature. Au final, ils réapparaîtront tous les deux dans le paysage politique.

L'un de leur devancier, qui nous occupe présentement, a lui aussi rédigé ses Mémoires alors qu'il n'était plus aux affaires et qu'il n'avait strictement aucun espoir d'y retourner. Par la mort du Régent, Saint-Simon n'avait plu de prétendant au pouvoir à qui s'atteler. C'en était fini de sa carrière politique, le génie littéraire pouvait enfin sortir de son terrier.

Mais ce terrier, il l'avait aménagé depuis ses vingt ans, où mousquetaire il avait commencé à rédiger des notes sur le visible et l'invisible de la Cour. Issu d'un degré élevé de l'Aristocratie, pair de France, il perdit les faveurs de Louis XIV en se brouillant avec un autre aristocrate pour une question de préséance. Il reportera ses espoirs sur le duc de Bourgogne qui décèdera en 1712, puis sur le duc d'Orléans, qui décèdera en 1723, mettant fin à ses ambitions politiques.

On lui fera alors parvenir le journal de Dangeau, un mémorialiste courtisan, dont la lecture réveillera en lui ses propres souvenirs. De 1729 à 1739 il accumulera toutes sortes de matériaux. Les dix années suivantes il rédigera ce chef d'œuvre, un témoignage inestimable où l'on trouve des portraits d'aristocrates, la plupart à la recherche de toujours plus de puissance, mais aussi des descriptions et analyses de grands moments de l'Histoire, comme par exemple la Révocation de l'Édit de Nantes ou encore la Régence.

Ce qui nous mène tout naturellement au thème de cette rencontre, l'Infini dans le petit, puisqu'à travers ses portraits il est question de la petitesse des grands de ce monde qui d'une jonglerie bouffonne à une autre ont en main la destinée de millions de personnes et semblent prendre un malin plaisir à concourir pour qui sera le plus bête dans tout ça. Plus l'on cherche à se mettre en avant, à se rapprocher du roi, à faire carrière, plus le bien collectif passe au second plan, au point d'être oublié.

Le portrait du Duc de Vendôme (page 108) qui à l'arrière du champ de bataille passe son temps à être héroïque sur sa chaise percée, tantôt recevant des généraux, tantôt des évêques, mangeant, parlant, rendant, et bien sûr chiant à la canonnade, donne le ton d'une époque, sent le règlement de compte et ne peut que faire entrer le lecteur du XXIème siècle si ce n'est dans un désir d'imitation, nos chaises percées modernes manquant de mobilité, du moins dans un diable d'émerveillement.

Mais tous les hommes ne sont pas des diaboliques, et les portraits de La Duchesse de Bourgogne ou d'un évêque qui préférerait faire le bien plutôt que poursuivre des chimères (le nom de cet évêque m'échappe et j'ai la flemme d'aller chercher mon folio dans une autre pièce) le prouvent.

Inestimable reportage d'un siècle évanoui à nos sensations mais qu'un grand écrivain nous permet d'imaginer, ces Mémoires n'ont paru en France qu'en 1828, quatre-vingt-trois ans après la mort de Saint-Simon. L'auteur voulait en effet épargner les descendants de ceux auxquels il consacra tant de génie, admirateur lui-même de ses illustres prédécesseurs, tels Rabelais et La Fontaine.

Car Saint-Simon appartient à une généalogie littéraire d'illustres bouffons, si l'on me permet cette comparaison, c'est-à-dire d'artistes disant la vérité au pouvoir à l'aide des différents degrés du rire. Que ce pouvoir soit ramassé en un individu ou en un groupe social, il perdura avec Flaubert et Proust. Qui n'a pas ri en lisant la Recherche du Temps perdu devrait peut-être commencer à le lire.

Tout écrivain est le résultat d'une équation, Proust n'aurait jamais existé sans Saint-Simon, et Bergson, et bien sûr un vécu particulier.

Pour ma part je connais mal la littérature d'aujourd'hui, et je serai bien en peine de citer un écrivain actuel qui appartienne à cette tradition de la bouffonnerie française ou de langue française. Bref, j'attends avec impatience que l'on me fasse entendre le son des grelots.

Amicalement, **Les Amis de La Machine à Lire**

